6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE N° 1.02 — 22.85 ; A ROUBAIX N° 3.98 ; A LENS N° 0.52 ; A DOUAI N° 412

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Lundi 29 Décembre 1913

COMPTES DU LUNDI

Théâtre et Cinéma

On fait grand bruit à Lille autour du Nouveau Théâtre qui portera, dans sa vaste nef, tous les espoirs électoraux de la Municipalité actuelle et aussi tous les idées des destinées théâtrales de l'avenir.

Construire un théâtre, à notre époque, quelle imprudence ! Comme au vieillard de la fable on pourrait dire aux édiles qui veulent édifier un tel bâtiment :

Pense encore de planter, mais bâtir à notre âge !

C'est que nous sommes dans l' « âge du Cinéma », et que jamais l'on ne s'est davantage lamenté sur la crise du théâtre. Les acteurs jouent, un peu partout, devant les banquettes désertées, et dans les salles de cinématographe la foule se presse et c'est bien là que l'on retrouve le « public mélangé » qui jadis hantait nos théâtres et que l'on s'étonne de n'y plus revoir aujourd'hui.

⁂

Au Cinéma, le public, amateur « d'en avoir beaucoup pour son argent » trouve en trois heures de spectacle la matière d'un ou deux drames, de plusieurs vaudevilles, de quelques magazines illustrés et d'un journal de grande information.

Quel directeur de théâtre pourrait en offrir autant, en une soirée, à ses spectateurs.

Le Cinéma met en scène les plus illustres artistes des scènes françaises ou étrangères et s'il nous plaît, pour dix sous, de connaître les mouvements élégants de Mademoiselle Robinne ou le jeu burlesque de M. Prince, rien n'est plus facile à satisfaire.

Par un coup de baguette magique nous voici en Chine ou en Amérique. Les peuples les plus lointains vivent sous nos yeux de leur existence véritable et le goût des aventures exotiques qui sommeille dans le cœur du plus petit boutiquier de province est satisfait par le spectacle de la jungle, dans un fauteuil, ou des neiges de l'Himalaya, après son café.

Il paraît toutefois que les films de voyages qui avaient, dès le début, enthousiasmé les premiers clients des cinémas, ont désormais un charme moindre.

Un directeur d'entreprises cinématographiques me confiait l'autre jour que rien ne valait un beau drame, avec une poursuite en auto, une scène sur la mer houleuse, quelques fauves en liberté et un actrice célèbre pour attirer la foule populaire.

Les scènes comiques n'ont de succès que si elles sont tenues par Max ou le légendaire « Rigadin », et encore faut-il qu'on y casse quelque chose, pour le moins une bonne douzaine de centaines d'assiettes.

C'est inouï ce que le cassage de la vaisselle a réussi près du public. C'est un film comique à tourner, sans doute, et qui ne va pas sans quelque danger pour les artistes qui s'y prêtent mais enfin, une fois la « bande » impressionnée par l'opérateur, on peut reproduire la chose à l'infini dans toutes les villes de France, de Navarre et du restant de l'univers.

Les exhibitions scientifiques doivent

Les exhibitions scientifiques sont plus goûtées, paraît-il, dans les salles des quartiers les moins pauvres. Que de troublantes merveilles ne trouve-t-on pas ? On assiste aux combats des animalcules de l'eau, à travers les lentilles grossissantes du microscope, on découvre d'étonnantes singularités dans le fonctionnement du corps humain, on voit tout un monde sur un brin d'herbe....

Et puis il y a dans la disposition même des salles de cinéma une sorte d'équivalence entre toutes les places qui séduit les sentiments égalitaires de l'époque. Point de loges, pas de baignoires, mais partout des banquettes et des fauteuils. Le moins cossu trouve un cinéma dans son quartier, il n'est pas soumis à l'humiliante séparation du « poulailler » des théâtres, des vieux théâtres, puisqu'il paraît d'après l'exemple de Lille qu'on fait des « nouveaux » seulement pour les gens « chics » !

⁂

Je me demande ce que serait le programme d'un directeur, s'il voulait rivaliser sur un scène théâtrale avec ses redoutables concurrents : les cinémas.

D'après la psychologie du cinéma, telle que je viens de la tracer, il faudrait assurément engager une troupe originale pour donner des spectacles analogues.

Adieu, ténors, basses chantantes ou nobles, chanteuses plus ou moins légères !

On aurait à pourvoir à des emplois de grand premier rôle plongeur, de comédienne aviatrice, d'ingénue casseuse d'assiettes ou de baryton avaleur de sabres !

Il faudrait inscrire dans le tableau de la troupe des lions, des éléphants, un serpent, une langouste et des bacilles microscopiques.

Pour plus de vérité, certaines pièces se joueraient sur la grand' route ou au bord d'un précipice affreux où l'on emmènerait parfois les spectateurs sur l'Océan, dans le Sahara ou au Spitzberg !

Délaissant « Faust », « Manon » ou « La Traviata », le directeur offrirait au public « Un Roman dans les Nuages », pièce jouée en aéroplane, « La Vie d'un Forçat », drame monté avec une guillotine authentique et M. Deibler, en représentation, « Les Mystères du Titanic », tragédie vécue au cours de laquelle on fera couler à pic le paquebot portant les spectateurs...

Voilà un programme digne de retenir l'attention publique et qui pourrait valoir quelques succès à qui le réaliserait.

Mais quelle subvention devrait-on donner au directeur ; à moins de dix millions, moi, je ne « marche » pas !

⁂

Maintenant, il y a un procédé un peu plus pratique.

C'est de transformer purement et simplement les théâtres en cinéma. Le Nouveau-Théâtre de Lille pourrait servir à faire cette première expérience. Je parie qu'il ferait ainsi des recettes qu'aucun directeur ne pourra atteindre, si habile qu'il soit, en donnant de l'opéra fastueux ou de la « traduction » « di primo cartello ».

Vous verrez que, dans vingt ans, c'est tout de même à cela qu'on arrivera.

ALEX WILL.

CHOSES A AUTRES

LE RETOUR AU BERCAIL

Je reçois la lettre suivante d'un lecteur :

« Monsieur,

« Permettez à un de vos lecteurs de vous soumettre une idée au sujet du retour inspiré de la « Joconde ».

« Le mouvement de curiosité qui s'était manifesté lors du rapt du chef-d'œuvre se manifeste de nouveau maintenant qu'il est retrouvé. La « Joconde » est à l'ordre du jour.

« Pourquoi ne pas tirer profit de cet état d'esprit ? Il suffit de faire voyager de ville en ville cette bonne Monna... qui n'en est plus à un voyage près. Exposée dans un musée ou une salle de mairie, par exemple, tout le monde serait admis à la contempler, moyennant rétribution. La grosse masse des populations ne voudrait pas, j'en suis sûr, manquer l'occasion de voir la vraie, l'unique Monna Lisa. La recette fructueuse serait versée entre les mains de M. Caillaux, pour l'aider à boucler son budget, les charges diminueraient d'autant, et les contribuables, tout comme la « Joconde », auraient le sourire.

« Un lecteur ».

Je ne crois pas que les recettes provenant d'une exhibition de l'Immortelle allégeraient sensiblement les charges publiques. Mais elles seraient certainement de nature à en pourrait les verser à la caisse des musées qui est si souvent à sec, et l'idée de mon correspondant est, en somme, très pratique. La « Joconde », est en voyage ; rien ne s'oppose à ce qu'elle s'arrête dans un certain nombre de villes quand elle reprendra le chemin de Paris. Dira-t-on que, n'étant plus très jeune, elle risquerait d'en souffrir ? Sans doute. Mais rien n'empêcherait de multiplier les précautions et, d'ailleurs, il y a le précédent des Offices et celui de la villa Médicis. Donc, aucune objection sérieuse ne peut être faite au projet ingénieux de mon correspondant, projet sur lequel je me permets d'appeler la bienveillante attention du ministre compétent.

GRIFF.

Une expérience socialiste

L'Etat du Wisconsin vient d'entrer en concurrence avec les compagnies d'assurance. Dès le premier jour, plus de deux cents polices d'assurance ont été émises. La loi autorise le commissaire des assurances de l'Etat d'émettre toutes sortes de polices d'assurances sur la vie. L'Etat est éminemment qualifié pour remplir ce rôle, parce qu'il dispose déjà dans son organisation actuelle de tous les éléments nécessaires à l'organisation de l'assurance-vie. Le commissaire d'assurance de l'Etat devient l'administrateur du nouveau service, le conseil de santé publique de l'Etat devient respectivement le conseil et le trésorier du service. De ce chef, il est effectué une première économie de traitements et de frais généraux dont le public bénéficiera.

L'Etat du Wisconsin offre sept polices différentes et les primes seront payables par mois ou par semaine, au choix de l'assuré. Outre la garantie de l'Etat et le bon marché de l'assurance, l'Etat se propose de distribuer aux assurés une part des bénéfices réalisés sous forme de dividendes. Un fonds spécial sera créé pour faire des prêts aux assurés, ces prêts seront garantis par le montant de l'assurance. Au cas où l'assuré ne sera plus capable, pour un motif quelconque, de continuer ses paiements, l'Etat lui remboursera la valeur actuelle de son assurance mais en cas d'incapacité temporaire, une prime non payée pourra, sur la demande de l'assuré, être transformée en prêt

L'Etat du Wisconsin compte à peu près 700.000 citoyen assurables, dont 150.000 environ sont assurés dans des compagnies privées et 252.000 par des sociétés d'assurances mutuelles, d'où il résulte que la moitié environ de la population assurable n'est pas assurée. Il y a, en outre, un nombre considérable de femmes ayant charge de famille et qui ne manqueront pas de se servir des avantages que leur offre l'Etat

Simple Héroïsme

On a parlé de la « Joconde » ; on a parlé du boxeur Carpentier ; on a parlé du cardinal Rampolla, mais on n'a presque rien dit de l'interne Théry.

Ce jeune médecin, interne à l'hôpital Tenon, ayant eu à soigner trois typhiques, contracta la terrible fièvre. Malade, mais assez valide encore pour rester debout et méprisant le danger, il refusa de s'aliter. Emporté par son désir de travail et d'étude, il voulut pratiquer l'autopsie d'une femme offrant un cas intéressant. Au cours de la dissection, il se fait une piqûre anatomique. Cette piqûre qui, en toute autre disposition, eût été guérissable, complique la fièvre. L'interne s'alite et meurt entouré de ses maîtres impuissants à le sauver.

Cette victime du devoir avait vingt-six ans.

A cet âge, d'ordinaire, les jeunes gens songent à tout autre chose qu'à étudier des bouillons de culture.

Le docteur Théry aurait pu, comme tant d'autres, se contenter d'apprendre consciencieusement son métier de médecin, puis s'en aller exploiter son diplôme, sans gloire et sans danger, auprès d'une clientèle mondaine.

Mais il avait le feu sacré, ce feu sacré dont on se moque et sans quoi l'on ne fait rien pourtant. Il ignorait presque tout du monde extérieur. Il ne jouait pas au pocker dans les brasseries, n'allait pas au théâtre, ne jouait pas au foot-ball, alors qu'il aurait pu, vu sa stature, faire un admirable capitaine. Il ne se plaisait que le microscope en main ou devant la dalle de l'amphithéâtre. Sa réputation était déjà considérable.

Amour du métier, dira-t-on. Certes ! Mais combien sont-ils les jeunes gens de vingt-six ans qui poussent cet amour de leur métier jusqu'à en mourir ?

Le corps médical ne contient pas que des Purgon. On y trouve de beaux exemples d'héroïsme, héroïsme à froid dépouillé de toute gloriole.

CHRONIQUE

LE TEMOIN

Averti par un bref coup de téléphone que le milliardaire américain Meatland et sa femme venaient d'être victimes d'un accident d'automobile près de Courlieu, dans l'Avallonnais, le chef des informations du puissant quotidien l'« Essor » expédia aussitôt Jean Jarlon aux nouvelles. Il s'agissait d'arriver bon premier, et oui n'y réussirait mieux que cet avisé garçon.

En effet, trois heures plus tard, grâce à la 30-chevaux du journal, le reporter débarquait à Courlieu, sous un ciel embrasé. Là, il apprit que Meatland, sa femme et leur mécanicien, blessés tous trois, avaient été transportés à l'auberge. Il s'y rendit au pas de course et, dans sa hâte, faillit embautir un important jeune homme, qui, justement, dépouillait sur le seuil.

Il y eut des excuses, des coups de chapeau. Puis, avare de précieuses minutes : — Peut-être, dit Jean Jarlon, venez-vous de voir les blessés et pourriez-vous me renseigner ?... Je suis envoyé par l'« Essor ».

Le visage de l'inconnu s'illumina. Sa barbe de mage descendait sur une poitrine de ténor. Ses traits étaient nobles. Il sentait bon. Il avait un beau regard brun et caressant, presque oriental. Cet ensemble imposant, assuré, contrastait avec la silhouette effilanquée et le profil de Jean Jarlon.

Cependant, d'un geste impétueux, à deux mains, l'inconnu avait saisi le reporter par la manche. Il l'agrippait, le faisait sien. Une sorte de mélange de consternation, mêlée de joie et de gaîté lui dans ses yeux. Il balbutia :

— Vous êtes... vous êtes... envoyé... par le grand jou nal l'« Essor » ?... Ah ! Monsieur, vous ne pouvez pas mieux tomber. Je vais vous donner des détails, tous les détails... C'est moi qui ai porté les premiers secours... Je suis le docteur Pujol.

Avec des gestes persuasifs et pressants, il forçait le reporter à s'asseoir à l'une des tables placées à l'ombre devant l'auberge. Puis il commanda de la bière, emplit les verres. Jean Jarlon se laissait faire. Décidément, il tenait de la veine. Il tombait du premier coup sur un témoin intelligent qui avait tout vu, qui avait le premier secouru les victimes. Et avec même de boire :

— Eh bien !... Est-ce grave ?

Le docteur Pujol, négligemment, ferma les yeux, secoua la tête :

— Des écorchures, des contusions, des riens

Rassuré, le reporter tira son stylo, son papier, but une gorgée de bière, respira.

— Voilà qui va des mieux.

Et comme, les coudes à la table, le buste en avant, la bouche entr'ouverte, le jeune médecin épiait l'instant de poursuivre, Jean Jarlon se carra :

— Ah ! Et maintenant, voyons, comment l'accident s'est-il produit ?

— Ne croyez-vous pas, insinua le docteur Pujol, qu'il vaudrait mieux tout d'abord rassurer vos lecteurs sur l'état des victimes ? Tenez, je vais vous dicter une petite note.

Jean Jarlon acquiesça, ravi. Le médecin se recueillit. Puis, les paupières modestement baissées :

— Ecrivez : « Hâtons-nous de dire que l'état des blessés est tout à fait satisfaisant. Par un rare bonheur, un jeune médecin des environs, le docteur Pujol, — P, u, j, o, l, — aussitôt appelé, put prodiguer aux intéressantes victimes, les soins...

— ... les plus éclairés, se hâta d'achever Jarlon, qui trépidait d'impatience.

— C'est cela ! consentit doucement le témoin

— Et maintenant, ramena le reporter, les causes de l'accident ; le chien, la direction, l'éclatement ?

Le docteur Pujol haussa des épaules indifférentes :

— Est-ce qu'on sait jamais au juste? Je poursuis : « Le docteur Pujol a d'ailleurs de qui tenir. Son grand père servit comme médecin de marine sous l'Empire. En 18... »

Jarlon releva son stylo et scruta son compagnon d'un regard inquiet :

— Ne craigniez-vous pas, dit-il, que ces détails ne paraissent guère à leur place ? Ils pourraient faire l'objet d'une notice à part. Si nous revenions...

Le docteur Pujol l'apaisa d'une main caressante :

— Attendez, attendez. C'est très intéressant. Vous allez voir. Ecrivez : « En 1886, son père, fonctionnaire distingué, ne craignit pas de s'exiler au Tonkin, alors à peine pacifié ».

Décidé à ménager jusqu'au bout un témoin malgré tout précieux, Jean Jarlon, les ongles dans les paumes, joua la satisfaction :

— Parfait !... Et maintenant, dites-moi : Croyez-vous que la catastrophe soit imputable à la maladresse du conducteur ?

Le jeune médecin eut un grand geste détaché. Il fut l'image même de l'impassible Destin :

— Qu'importe !

Puis, de nouveau, courbé sur la table, il reprit âprement.

— J'achève : « Le docteur Pujol sut se montrer digne d'une telle lignée. Sa thèse sur l'« Influence du sang des pellagreux dans le développement embryonnaire » (vous mettrez, dit-il, ces mots en italique) fut fort remarquée. Et si les nécessités de la lutte pour la vie... »

Jean Jarlon sursauta. L'impatience lui grimpait au long du corps, lui montait au cerveau. Résolu pourtant à ne pas lâcher son témoin sans lui avoir tiré des détails sur l'accident lui-même :

— Monsieur, je vous assure, mon temps est précieux. Excusez moi. Mais il faut que je téléphone à mon journal. On attend... Je vous en prie, abrégeons.

La belle barbe du docteur Pujol se redressa, offensée :

— Soit, monsieur, j'abrège. Voyons, où en étais je? Ah ! oui : « ... de la lutte pour la vie ne l'avaient pas contraint à exercer dans nos campagnes, au moins pour un laps de temps que nous espérons... »

Exaspéré, Jean Jarlon coupa :

— Oui, oui, je vois la suite, je compléterai. Mais, je vous en supplie, des détails sur l'accident.

Alors, le docteur Pujol se leva. Et, méprisant, grand comme le monde :

— Toujours ce misérable accident d'automobile !.. Mais, monsieur, j'n'y assistais pas moi, à votre accident !

Michel CORDAY.

ÉCHOS

AFFAIRE D'OR

Le docteur J. Campell nous offre un moyen sûr et non moins fructueux de lutter contre les moustiques, fort résistants au froid cet hiver.

Ayant observé que les chauves-souris en étaient extrêmement gourmandes, le docteur J. Campell recueillit du guano d'icelles chauves-souris et l'analysa très attentivement au microscope.

Ses calculs lui prouvèrent qu'une chauve-souris peut dévorer 500 moustiques quotidiens, — quand elle les trouve, bien entendu.

Lors, que fit le docteur J. Campell ? Il éleva proche sa demeure une grande et haute cabane en bois dont les rebords extérieurs furent soigneusement tapissés de guano...

Qu'arriva-t-il ? Il arriva qu' « attirées par l'odeur » des nuées de chauves-souris envahirent aussitôt la cabane, laquelle abrite à présent 500,000 individus de l'espèce.

A la consommation de 500 moustiques l'un, jugez de l'hécatombe.

Et voilà donc réglé le sort des moustiques.

Mais il n'y a plus. Après avoir avalé les chauves-souris expulsent. Elles fabriquent de ce bon guano très précieux dont on vient de voir qu'elles sont si friandes entre elles, « engrais riche en phosphore, azote et potasse ». Elles en fabriquent, estime le docteur Campell, 20 tonnes environ chaque année, qui valent 350 fr la tonne.

Signe d'argent, dit un proverbe...

Et, de fait, savez-vous une meilleure opération ?

L'ETOILE DU PETIT DIEU

D'une pièce de vers de M. Maurice Rostand, publiée dans le « Figaro », sous ce titre : « Les Etoiles » :

La palpitation par quoi je vous ressemble
S'élance vers vos feux avec tant de ferveur
Que je sens s'ajouter à votre auguste ensemble
L'étoile que je porte à la place du cœur !

Singulière anomalie qui doit contrarier au plus haut point le système respiratoire.

LES SUPERSTITIONS DU NOUVEL AN

[illegible] superstitieuses que fait naître, de temps immémorial, le renouvellement de l'année.

Voici ce autre prophétesse bien connue consulte de faire, à la première minute de la nouvelle année, aux personnes qui veulent avoir de la chance :

Porter sur soi quelque chose de bleu, bague de saphir, ruban, jarretelles, etc.

Elire, pour qu'elle vous dresse le souhait traditionnel de la même année, une personne qui ne soit pas du même sexe que vous, qui ait la réputation d'être plutôt chanceuse et aimée.

Manger du raisin noir et avoir du gui nouveau dans la maison.

On doit se préoccuper, avant tout, au matin du Jour de l'An, de la première rencontre que l'on fera. Tant pis si c'est une vieille femme, ayant encore son bonnet de nuit : c'est signe de malchance.

D'autres spécialistes des sciences mystérieuses recommandent de ne rien laisser sortir de chez soi, au premier jour de l'an, ni provision, ni cadeau, avant d'avoir reçu quelque objet. Cette précaution prise on peut être assuré, — paraît-il, de beaucoup recevoir, toute l'année, sans avoir à donner soi-même. J'imagine qu'Harpagon devait apprécier fort cette coutume.

En Bourgogne, on prétend que si, en apercevant un pauvre, coiffeur, le Jour de l'An, lui glisse une aumône, avant qu'il l'ait demandée, on aura une année très heureuse.

On doit, selon une autre croyance assez répandue, être favorisé de douze mois de bonheur si l'on a la chance, le matin du Jour de l'An, de trouver, par hasard, naturellement, un verre où personne n'ait jamais bu. Et il faut considérer comme un présage excellent de renverser involontairement un verre ce matin-là — à la condition qu'il contienne du vin.

Ne croyez pas, du reste, que les petites gens seules attachent de l'importance à ces détails. Je citerai par exemple, le cas d'un personnage célèbre qui fut extrêmement superstitieux.

Bismarck, le chancelier de fer, n'aurait jamais trempé ses lèvres dans un verre d'eau entre neuf heures du soir et minuit, le 31 décembre, car d'après une vieille légende transmise dans sa famille, quiconque boit de l'eau dans ce laps de temps, est exposé, l'année suivante, à une fâcheuse maladie.

Il n'a pas dû être difficile pour Bismarck de se conformer à cette ligne de conduite, car, comme on le sait, il n'aimait guère que la bière, le vin, le vin français même et particulièrement le champagne. Il buvait aussi avec plaisir les punchs et les grogs, mais jamais entre neuf heures et minuit, le 31 décembre, car le grog est aussi préparé à l'eau.

CE QUE NOUS VALONS

Au point de vue purement chimique, notre corps, misérable guenille, vaut au moins, d'après l'avis d'un chimiste célèbre, 900 000 francs.

Il paraît que parmi les substances qu'il contient se trouvent environ deux kilogrammes de calcium ; or le calnium coûte à peu près 40 francs le gramme.

On ne sait, malheureusement pas encore, si le Mont-de-Piété consentirait un prêt sur cette fortune ignorée que chacun porte en soi...

LES ETUDES... INDESIRABLES

Dans son numéro du 15 novembre, la « Petite Revue » a publié, d'après des documents fournis par le ministère de la justice, une statistique établissant qu'il y avait 8.727 notaires en 1865 et 8.296 en 1909

Du 1er janvier 1895 au 1er janvier 1910, soit pour une période de quinze ans il y aeu : 126 notaires suspendus, 86 destitués et 207 condamnés pénalement.

Pendant la même période, les pertes résultant des faits de charge, les notaires ayant été condamnés ou non, se sont élevées à 95.508.511 fr.

L'auteur de l'article de la « Petite Revue », M. Jean Dubois conclut ainsi :

« Ces statistiques et ces observations permettent, comme on le voit, de se rendre compte des ravages qu'exerce la transformation du notaire en banquier. Seule cette transformation peut expliquer la constatation, à première vue déconcertante, contenue dans le rapport du garde des sceaux sur l'administration de la justice criminelle en France, pendant l'année 1909 : constatation dont nous voulons citer textuellement les termes :

« La criminalité du notaire est donc devenue quarante-trois fois (43 fois) supérieure à celle de la moyenne des citoyens français » .

La Naissance D'UNE Œuvre Mutualiste

Fondation de l'Union des Mutualités Scolaires laïques de l'Arrondissement de Lille

SON BUT - SES MILITANTS - SES ESPÉRANCES

L'Union des Mutualités scolaires laïques de l'arrondissement de Lille dont nous définissions, hier, les intentions et le but est désormais fondée.

Dimanche matin, au cours d'une assemblée générale de tous les intéressés, on a nommé les membres du conseil d'administration de la nouvelle union, puis au cours d'une conférence faite au Kursaal, M. Edouard Petit, inspecteur général de l'Instruction Publique traça les grandes lignes du programme d'hygiène préventive, par la Cure d'Air, qui sera celui de l'Union des Mutualités scolaires. Enfin au cours d'un déjeuner qui réunit toutes les personnalités de la solennité M. Georges Petit, membre du Conseil supérieur de la Mutualité définit dans ses détails l'œuvre de protection de l'enfance débile que veut poursuivre le groupement si récemment fondé.

Tel est l'aspect d'ensemble de la journée d'hier qui comptera dans les annales de la mutualité scolaire.

Le Comité de L'Union

Il nous faut reprendre en détail les divers événements de cette journée.

Disons tout d'abord qu'à l'unanimité le Conseil d'administration de l'Union des Mutualités scolaires a été ainsi composé :

M. Aldebert Léon, président du Denier des Ecoles laïques de Lille ; Mme Baudelle, institutrice, rue Guillaume-Werniers, Lille ; MM. Carlier, directeur d'école, Croix-Rouge, Tourcoing ; Connesson, inspecteur primaire à Lille ; Dumez, directeur d'école à Armentières ; Dupuis, directeur d'école à Lille ; Gérard, inspecteur primaire à Lille ; Gombert, directeur d'école primaire supérieure à Fournes ; Legrand Adam à Lille ; Mme Merlier, directrice d'école à Roubaix ; l'abbé Georges, membre du conseil supérieur de la Mutualité ; Prot, inspecteur primaire à Roubaix ; Rogeaux, directeur d'école à Lille ; Selliez Georges, président de la Fédération des Amicales laïques de Roubaix ; Tétin, directeur d'école à Roubaix ; Valin, président de la Fédération des Amicales laïques de Tourcoing ; Verquont, directeur d'école à Haubourdin.

Au cours d'une prochaine réunion le Conseil d'administration nommera son président et les membres du bureau.

M. Ed. Petit

Inspecteur général de l'Instruction publique

réclame le « grand air pour les Petits »

M. Edouard Petit, inspecteur général de l'Instruction publique avait tenu à apporter son concours à la cérémonie de fondation de l'Union des Mutualités scolaires laïques de l'arrondissement de Lille et de la Cure d'Air, sa filiale.

Au cours d'une éloquente conférence qu'il fit, dans la salle du Kursaal, sous les auspices de l'Université Populaire, M. Edouard Petit rappela les premières tentatives faites pour assurer à l'enfance des grandes villes des vacances au grand air.

L'œuvre d'un précurseur, M. Cavé, qui avait institué à Montigny-sur-Loing, une colonie de repos salubre pour les écoliers débiles sut trouver un peu partout des imitateurs bien inspirés

En Italie de telles entreprises ont prospéré. Mais n'a-t-on pas, là bas, le meilleur collaborateur : le soleil !

Il n'y a peut-être que plus de mérite à vouloir tenter dans le Nord de la France, au climat si peu clément, des œuvres qui permettront, aux meilleurs moments de l'année, de procurer à des centaines de petits citadins l'air pur de la mer ou les douces effluves de la campagne.

Déjà des « colonies de vacances » ont été créées ; déjà elles ont donné des résultats intéressants mais l'Union des Mutualités scolaires laïques de l'arrondissement de Lille se propose d'étendre ces bienfaits à la jeunesse mutualiste scolaire la moins privilégiée, celle qui est souffreuse et d'une éclosion difficile. Grâce à l'initiative de M. Georges Petit, qui a su amener le Conseil supérieur de la Mutualité à une interprétation favorable de la loi de 1898, les caisses mutualistes scolaires pourront affecter une partie de leurs ressources à la Cure d'Air. Elles pourront faire œuvre préventive en envoyant à la campagne ou à la mer des enfants mutualistes chétifs ou malingres, alors que ce sort était, en général, réservé jusqu'ici à des petits écoliers bien portants.

Cette causerie si instructive suscita les applaudissements enthousiastes du très nombreux auditoire.

M. Robelin, Secrétaire Général de la Ligue de l'Enseignement appuya les paroles du conférencier, attira l'attention des membres du personnel enseignant sur l'efficacité du groupement nouveau et en félicita les promoteurs, ainsi que l'Université Populaire qui a généreusement mis son action à la leur, car on sait qu'elle participe à toutes les bonnes causes

M. Robelin remit à M. Bourdette, directeur du Kursaal une médaille en remerciement de l'hospitalité qu'il ne manque jamais de donner à toutes les cérémonies des œuvres d'éducation et d'assistance laïques.

Un grand Programme Mutualiste

L'Œuvre de l'Union des Mutualités Scolaires de Lille tracée en quelques discours.

Nous venons d'assister à la naissance de l'Union des Mutualités Scolaires laïques de l'arrondissement de Lille.

Il y eut aussi un baptême civil, à l'heure du champagne et des toasts, lors du déjeuner qui eut lieu à l'Hôtel de l'Europe.

Les convives étaient des personnalités notoires. Il y avait là MM. Ed. Petit, inspecteur général de l'Instruction publique ; Vancauwenberghe, président du Conseil général du Nord ; Borromée, secrétaire général du Nord remplaçant M. le préfet absent ; Leroy, chef de cabinet du préfet ; Debierre, sénateur du Nord ; Lyon, recteur de l'Académie ; Peltier, directeur de l'enseignement primaire ; Georges Petit, membre du conseil supérieur de la Mutualité ; Aldebert, président du Denier des Ecoles laïques ; Selliez, président de la Fédération des Amicales laïques de Roubaix ; Duburcq, vice-président ; Hétier, délégué cantonal ; Salé, proviseur du Lycée de Lille ; le docteur Dubrulle, le docteur Leroy, Gérard, Connesson et Prot, inspecteurs primaires de l'arrondissement de Lille ; Larmignat, inspecteur primaire du Quesnoy ; Louis, inspecteur primaire de Valenciennes ; Bossaint, inspecteur primaire de Cambrai ; Monrament, Piolaine, Bourrée-Thibaut, Gombert, directeur de l'Ecole de Fournes ; Dusrousseaux, chef de division à la Préfecture ; Lefebvre, secrétaire du Docteur de Lille, et de nombreux directeurs d'écoles, Mmes Joly et Ballon, inspectrices maternelles.

M. Georges Petit remercia ces personnalités d'avoir bien voulu assister à la fête de naissance de l'Union

Il renomera les excellentes paroles de M. Ed Petit qui a prêté un si large concours à la cause des œuvres scolaires de défense sanitaire de l'enfance. L'Union s'efforcera de profiter des bons conseils qu'on lui a donné, dès ses premiers pas. Elle a pour horizon présent celui de l'arrondissement de Lille mais il faut souhaiter que cet horizon s'élargira à la mesure du département.

Pour atteindre cette ampleur des concours lui seront utiles, dit M. G. Petit, mais nous espérons que si des subventions sont nécessaires le Conseil général du Nord ne les ménagera pas à une œuvre dont l'application sera si utile et dont le contrôle officiel sera si aisé

D'autres œuvres existent déjà, à Roubaix, à Lille, à Tourcoing l'Union suivra leur bel exemple et se fera un devoir de rester avec elles dans les relations les plus cordiales puisque, d'après des méthodes différentes, elles poursuivent toutes un même but : le bien-être de l'enfance laïque.

L'Union prend sous son aile les petits mutualistes, mais quelle besogne en dehors de celle-ci, reste à accomplir en faveur des autres petits déshérités de la vie !

Enfin M. G. Petit traça l'idéal « futur » de l'Union. Faire venir à elle les adultes, permettre à l'idée mutualiste de persévérer au delà de l'école. C'est la tâche de l'avenir.

M. Borromée, au nom du gouvernement de la République et de M. le Préfet, salua l'œuvre nouvelle et lui promit la sollicitude des pouvoirs publics. Il donna l'assurance que les concours officiels ne manqueraient pas à l'Union, car dit-il, la cause de l'Ecole laïque est liée à la cause sociale

M. Vancauwenberghe, assura que le Conseil général du Nord ne saurait se désintéresser d'une œuvre aussi généreuse que l'Union. Il loua l'intention des organisateurs de vouloir assurer aux enfants débiles un séjour à la campagne ou à la mer et montra les résultats obtenus au Sanatorium de Zuydcoote, où il se propose de faire construire de nouveaux pavillons pour les colonies scolaires

M. le sénateur Debierre se félicita d'avoir été mêlé à cette cérémonie, comme président de l'Université Populaire qui s'intéresse à toutes les œuvres d'éducation de l'enfance laïque. Il faut faire des citoyens robustes et instruits pour fortifier le domaine républicain.

M. le recteur Lyon improvisa une causerie finement érudite pour charmer les premiers pas de la jeune Union et M. le docteur Dubrulle, qui sera le directeur du service médical de la Cure d'Air, termina par le « mot pour rire » en se plaignant, au nom des médecins de tous les efforts qu'on faisait pour écarter la maladie du chevet des humains !

M. Edouard Petit dit quelques mots pour souhaiter qu'on donne de l'air aux enfants, aux classes et aussi aux programmes !

Le rire était général. La fête finissait bien. On chanta même un vivat, sous la conduite de M. Gombert et le « baptême civil » de l'Union prit fin, dans la fumée des cigares.

LA CURE D'AIR ET LES COLONIES DE VACANCES

A l'issue de cette cérémonie presque familiale, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec M. G. Selliez, président de la Feuille d'Etain de Roubaix et de causer avec lui de la création de l'Union :

« Nous voyons avec plaisir à Roubaix